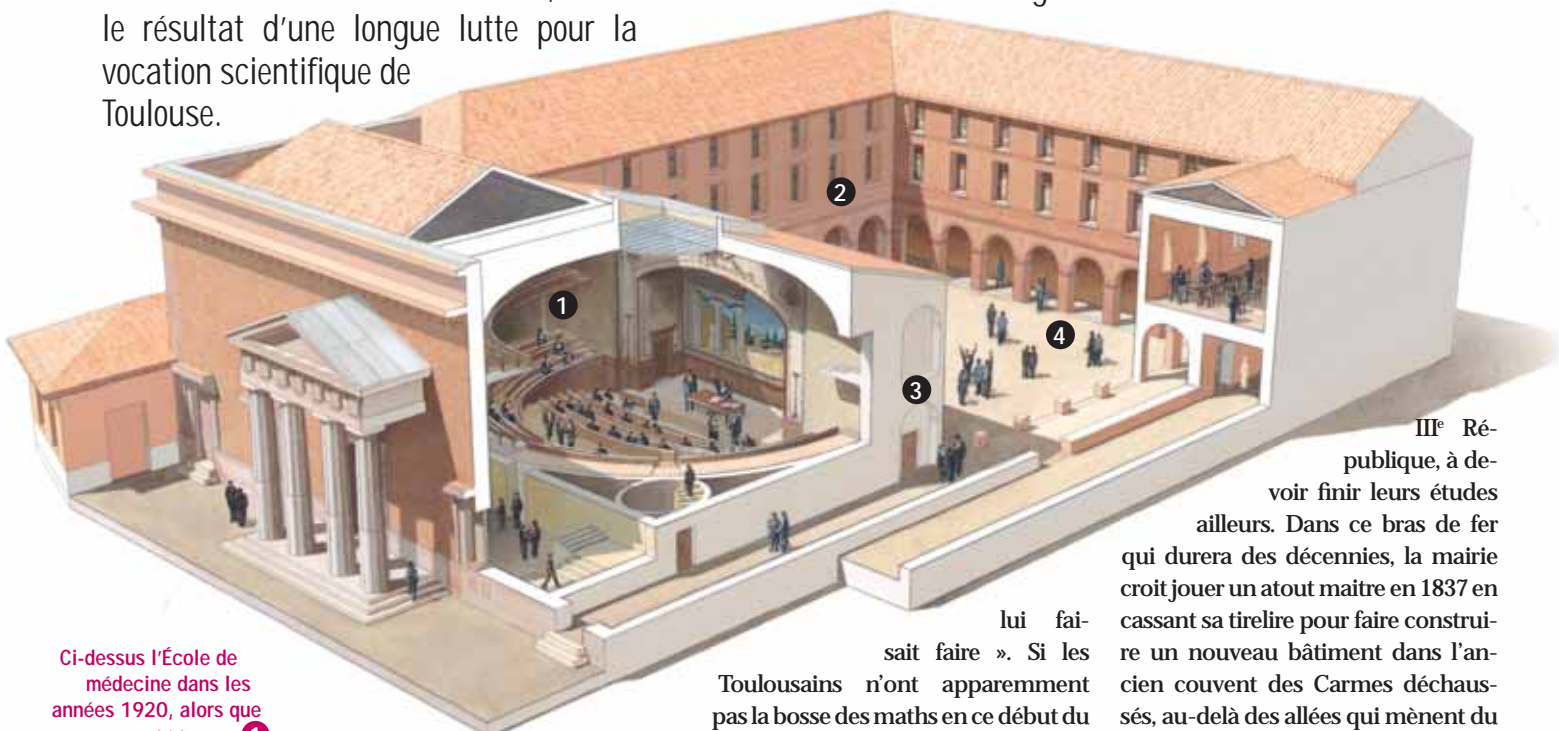


# Les Allées : première Cit

**COMMENT TOULOUSE EST DEVENUE UNE VILLE DE SCIENCES** Quelques « amphithéâtres sombres » au début du XIX<sup>e</sup> siècle, de beaux bâtiments s'étirant le long des Allées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le résultat d'une longue lutte pour la vocation scientifique de Toulouse.



Ci-dessus l'École de médecine dans les années 1920, alors que son amphithéâtre **1** vient d'être agrandi. Construite dans l'ancien couvent des Carmes déchaussés par Urbain Vitry en 1837, elle comprenait des salles de cours **2** et de dissection **3** organisées autour de l'ancien cloître devenu cour de l'école **4**. Vers 1930, les collections d'histoire naturelle alors installées au premier étage viendront occuper partiellement le rez-de-chaussée, devenant le Muséum. En 1963 le Théâtre Daniel-Sorano sera construit en lieu et place de l'amphithéâtre sans que l'on touche à la façade de Vitry.

« **M**ONSIEUR le professeur a eu la complaisance de faire la leçon comme si l'auditoire eût été complet », note en 1831 l'inspecteur venu de Paris après avoir assisté au cours de calcul différentiel et intégré donné à la faculté des sciences de Toulouse. Le professeur, M. Romieu, avait du mérite : il n'y avait qu'un seul auditeur en plus de l'inspecteur. La faculté des sciences, c'est alors en tout et pour tout quatre professeurs donnant leurs cours dans deux salles basses, humides et bruyantes (donnant l'une sur la cour de récréation, l'autre sur la rue) du lycée de la ville, deux salles que les scientifiques doivent partager avec leurs collègues de la faculté des lettres. Quatre ans plus tard, l'inspecteur interroge un des rares élèves du cours de mathématiques pures : « Le résultat a montré que l'élève ne comprenait rien du tout aux calculs qu'on

lui faisait faire ». Si les Toulousains n'ont apparemment pas la bosse des maths en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils se pressent un peu plus nombreux aux cours de physique et de chimie avec leurs expériences spectaculaires, signe peut-être déjà d'un attrait local pour la science « appliquée ». Toulouse revient de loin : comme toutes les autres universités françaises, la sienne a été supprimée d'un trait de plume par un décret de la Convention en 1793. Il faudra les tenaces efforts des élites locales et de la mairie pour imposer à l'État napoléonien la renaissance des facultés. C'est ainsi que l'École spéciale des sciences créée par le maire Picot de Lapeyrouse (lui-même professeur d'histoire naturelle) sous le Consulat devient en 1808 la faculté des sciences. L'École de médecine, elle aussi fondée sur initiative privée en 1801, n'aura pas cette chance. Malgré d'innombrables demandes et supplications, l'État refusera la transformation en faculté, ce qui va obliger les étudiants, jusqu'à la

III<sup>e</sup> République, à devoir finir leurs études ailleurs. Dans ce bras de fer qui durera des décennies, la mairie croit jouer un atout maître en 1837 en cassant sa tirelire pour faire construire un nouveau bâtiment dans l'ancien couvent des Carmes déchaussés, au-delà des allées qui mènent du Boulingrin au faubourg Saint-Michel. Un bâtiment que le doyen de la faculté de médecine de Paris lui-même jugera supérieurs à ceux des facultés de Montpellier et de Strasbourg. Mais l'État parisien reste inflexible : il a peur de devoir dépenser plus et trouve qu'une faculté de médecine à Montpellier, c'est bien assez pour le Midi. D'ailleurs, les Bordelais en veulent aussi une et comment les départager des Toulousains ? L'argument officiel est que la mairie de Toulouse s'occupe bien mal de sa faculté des sciences et de sa faculté des lettres : si elle veut une nouvelle faculté de médecine, qu'elle bâtisse d'abord des locaux convenables pour ces deux institutions. À quoi la mairie répond qu'elle les bâtira si l'État accorde le statut de faculté à l'École de médecine... On se mord la queue et le débat n'a pas avancé d'un pouce au début de la


**5**

**6**

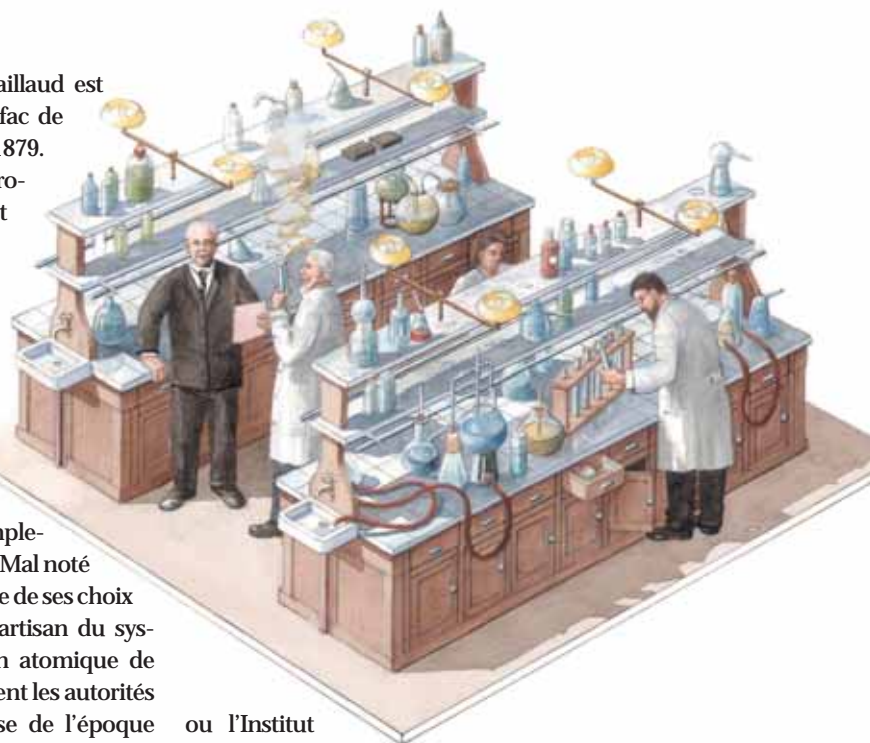
**7**

# é des sciences toulousaine

III<sup>e</sup> République, à part pour la faculté des lettres qui a pu quitter le lycée en 1847 pour une « maison particulière » dans le même quartier. L'arrivée d'une flopée d'universitaires républicains au Capitole après 1870 va remettre la question au premier plan. Pour ces professeurs désormais à la tête de la ville, Toulouse, qui a raté la première révolution industrielle, doit affirmer sa vocation « scientifique et artistique » car c'est « de ce côté » qu'il faut « attendre ses développements les plus importants ». Après bien des pressions et des retours en arrière, la municipalité « opportuniste » (républicaine modérée) de 1885 obtient enfin le feu vert de l'État : en échange de la construction par la mairie d'une vraie faculté des lettres à côté de la faculté de droit et d'une vraie faculté des sciences à côté de l'École de médecine sur les Allées, l'État accordera le statut de « faculté de médecine et de pharmacie » à celle-ci. Dès 1887, les valeureux professeurs quittent les locaux « étroits et humides » de la rue Lakanal où ils tentaient l'impossible depuis plus de 80 ans et emménagent dans le grand bâtiment tout neuf au coin des Allées et du Boulingrin. La science toulousaine va enfin pouvoir travailler dans des conditions à peu près normales.

Deux hommes, Benjamin Baillaud d'abord, Paul Sabatier ensuite, vont véritablement permettre à l'université de Toulouse (depuis 1896, les facultés françaises ont enfin pu reprendre ce titre) d'affirmer une vocation scientifique très marquée qui conduira à une transformation de l'économie

locale. Astronome, Baillaud est nommé doyen de la fac de sciences à 30 ans en 1879. Il recrute de jeunes professeurs brillants et s'appuie sur les institutions locales pour financer recherche et développement. Sabatier, nommé doyen en 1905, va lui plus encore incarner une science toulousaine sans complexe par rapport à Paris. Mal noté dans la capitale à cause de ses choix scientifiques (il est partisan du système de classification atomique de Mendeleiev que refusent les autorités de la chimie française de l'époque comme Berthelot), mal noté aussi pour son catholicisme (il créera son procédé de catalyse avec un abbé, le chimiste Jean-Baptiste Senderens), Sabatier fait en plus le choix délibéré de rester à Toulouse et refuse en 1907 des chaires au Collège de France. Un choix risqué pour sa carrière mais que viendra consacrer le prix Nobel en 1912. Sabatier est désormais inattaquable, même l'Académie des Sciences doit rendre les armes et lui offrir un fauteuil jusque là réservé aux Parisiens. Sabatier et son équipe ont désormais les mains libres et peuvent développer la faculté selon leurs principes : priorité aux sciences appliquées en liaison avec l'industrie et création d'unités autonomes plus faciles à financer comme l'Institut de chimie, l'Institut électro-technique



ou l'Institut d'agriculture. Les résultats ne se font pas attendre : les étudiants affluent et transforment la physionomie traditionnelle du monde étudiant toulousain : depuis le Moyen-âge et pendant presque tout le XIX<sup>e</sup> siècle, plus de la moitié des étudiants de la ville rose étaient des étudiants en droit. Dans les années 1920, la situation s'est renversée : il y a deux fois plus d'étudiants en sciences qu'en droit et beaucoup sont étrangers. La « cité des sciences » qui s'étire au début du XX<sup>e</sup> siècle le long des Allées avant de migrer plus au sud ressemble bien peu aux misérables installations du XIX<sup>e</sup> siècle que Sabatier avait connu quand il était « élève de seconde au lycée de Toulouse » et qu'il aimait « à venir, dans les amphithéâtres sombres de la rue Lakanal, assister aux cours de physique et de chimie de la faculté des sciences ».

Ci-dessus, le laboratoire de Paul Sabatier à l'Institut de chimie dans les années 1920. Doyen de la faculté des sciences de 1905 à 1929, Sabatier jouera un grand rôle dans le développement des sciences à Toulouse. Soucieux d'applications industrielles et de financements locaux, il marquera plusieurs générations d'étudiants par un enseignement qui faisait « de la chimie un régal littéraire ».

À lire : « Toulouse et son université : facultés et étudiants dans la France provinciale du XIX<sup>e</sup> siècle », Éditions du CNRS, 1989.

Ci-dessous, la façade des « allées » vers 1935 avec de gauche à droite : l'annexe à la faculté des sciences construite en 1903 (5), la faculté des sciences construite à partir de 1885 (6), la faculté de médecine et de pharmacie inaugurée en 1891 par le Président de la République Sadi-Carnot (7), l'École de médecine (8) (voir page de gauche) et l'église Saint-Exupère (9), ancienne église des Carmes décaussés.



8

9

STUDIO DIFFÈREMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat  
Illustrations : François Brosse, Jean-François Binet, Jean François Péneau.